

“ La jeunesse est une belle farce et la vieillesse une belle âme ”

Ce proverbe suédois du XIX^{ème} siècle ne retentit-il pas d'une résonance particulière en ce moment? Il pourrait par exemple être inscrit au frontispice de l'UIAD comme un symbole de la vitalité de notre “ Université”, de son dynamisme et de l'enthousiasme de ses membres à participer à toutes les activités qu'elle propose: cours, conférences, ateliers, voyages....

Mais par delà cette conviction se profile, dans sa terrible actualité, une autre question. Qu'est devenue dans le monde d'aujourd'hui la relation de nos sociétés à leurs propres aînés?

En effet, cette pandémie au nom d'astéroïde(Covid-19) semble avoir joué, plus encore que celui de révélateur, le rôle de détonateur dans la question des troisième et quatrième âges et dans leur fonction sociale.

Par essence, ce questionnement ne vaut pas, ou très peu, pour celles des sociétés dans lesquelles, par culture ou par nécessité, la place des personnes âgées apparaît mieux reconnue dans les pratiques familiales ou sociales.

Il convoque, par contre, les autres sociétés où, désormais, l'accueil et l'hébergement des personnes du quatrième âge relèvent plus de la notion de dividende que de celles d'empathie, de soin, d'attention ou de solidarité. Pour une part croissante, les structures spécialisées dans cette fonction sont devenues un marché.

Comment en sommes nous arrivés là?

Deux réalités en termes d'évolution quasi irréversible sont classiquement soulignées. La première relève du passage d'un monde rural à un monde urbain, résultant de la Révolution industrielle et qui a provoqué la rupture de la cellule familiale traditionnelle dans laquelle plusieurs générations se cotoyaient sous le même toit. La seconde procède des progrès considérables de la science et de la médecine qui ont permis l'allongement de l'espérance de vie, laquelle a presque doublé au cours du XX^{ème} siècle. La conjonction de ces deux éléments a ainsi favorisé graduellement l'émergence d'une question centrale: la prise en charge par la société des personnes âgées à un stade déjà avancé de dépendance.

Et depuis une cinquantaine d'années, cette question n'a jamais cessé de rester d'actualité. En 1975, promue “ grande cause nationale”, elle avait fait l'objet d'un plan ambitieux , conçu pour répondre aux exigences croissantes du vieillissement de la population. Mais progressivement, malgré textes et dispositifs successifs, l'implacable mantra de la rigueur budgétaire s'est imposé, à un point tel que l'on pourrait presque résumer la situation présente d'une formule lapidaire: “ Le Secrétariat d'Etat aux personnes âgées, quand il existe, ne dispose que de ressources limitées.”

Sur un terreau dès lors propice, comment ne pas s'étonner que la déflagration de la pandémie ait atteint la frange de la population la plus âgée , donc la plus exposée ?

Les médecins s'accordent à dire, à juste raison, que la gravité et la létalité du virus affecteraient très majoritairement les personnes, disons pour simplifier, de plus de 70 ans. Il s'agit d'un fait avéré et confirmé par les bilans dans le monde entier.

Pour autant, doit on s'accomoder de ce que l'on a observé dans la prise en compte des personnes

résidant en établissements spécialisés?

Trois situations, parmi d'autres exemples, illustrent ce qu'il s'est malheureusement produit.

En France, la communication calamiteuse, notamment dans les EHPAD en gestion privée, sur l'organisation, le bilan des résidents contaminés, celui des décès...

En Suède, où “la pandémie révèle la marginalisation des plus âgés” alors que “le pays, face à la pandémie avait pourtant fait de la protection des plus âgés une priorité” (1).

Au Royaume Uni où, le 29 avril seulement, et “ sous une très forte pression médiatique, le Gouvernement a fini par accepter de rendre public le nombre de décès survenus dans les maisons de retraite” (2).

Ne doit-on pas dès lors parler de l' indignité générale de nos sociétés? Comme si, osons ce mot terrible, nos aînés n'avaient été qu'une variable d'ajustement du risque de saturation des hôpitaux. Comme si un autre virus avait sapé les fondements de la morale publique, de l'éthique sociétale.

Une deuxième question se pose également, qui déborde du seul sujet du rapport à la grande dépendance et de la prise en charge de celle ci. Elle relève plus généralement d'une petite musique, trop entendue, sur les retraités

Sa note dominante insinue une sorte de culpabilisation de ceux-ci, accusés d'égoïsme à l'encontre des plus jeunes et des actifs et soupçonnés de s'accrocher à leurs “privilèges”. Alors, devraient-ils avoir honte d'avoir travaillé toute une vie et de justifier de leur pension ? Devraient-ils se sentir responsables des retraites futures des jeunes générations, même s'il s'agit par ailleurs d'un vrai problème en soi ?

La probabilité du risque viral telle que rappelée plus haut(pm. les plus de 70 ans) peut apparaître alors , dans la perspective d'un déconfinement qui approche, comme justifiant d' une précaution sanitaire particulière. Peut-être, mais l'impression persiste , dans le discours ambiant, d'une catégorie de deuxième ordre qui serait constituée de cette frange de la population.

Est-il utile de rappeler longuement l'apport essentiel des seniors à l'économie, à la vie de la cité dans toutes ses dimensions sociales, civiques, humanitaires et associatives ?

Nonobstant cette réalité, il s'est récemment trouvé, ici et ailleurs, quelque philosophe, ou sociologue, ou écrivaine américaine, pour venir nous dire clairement: “ les personnes âgées ont l'essentiel de leur vie derrière elles, et il est inconcevable de sacrifier l'avenir des jeunes générations en arrêtant l'activité économique de longues semaines et en confinant toute la population”.

Ces plaidoyers pour une euthanasie sociale, ou quelque chose d' approchant, sont choquants, si tant est qu'une société qui tient ses aînés pour quantité négligeable est une société qui insulte l'avenir.

Nous souvient-il de Jean Ferrat: “ Les vieux ce n'était pas original....

Mais ils savaient tous à propos

Tuer la caille ou le perdreau

Et manger la tomme de chèvre”

Gardons nous de tomber une dérive naïvement rousseauiste, mais la nostalgie du poète peut nous inviter à parfois rêver ” perdreau plutôt que 5G indispensable (sic)”, “ou tomme de chèvre plutôt que cryptommonaies” sans pour autant sombrer dans un stérile conflit entre générations.

Jean-Jacques Pellegrin

(1) (2) extraits du journal Le Monde